

Introduction à l'édition française

D'où vient-elle ? est une quête qui puise dans des sources historiques. Quand j'étais professeur de journalisme, j'apprenais aux étudiants à vérifier les qui, quoi, où, comment, quand et pourquoi d'une histoire. Comment pouvais-je vérifier tout cela pour ce qui concernait l'histoire des femmes de ma famille maternelle ?

J'ai commencé mes recherches après la mort soudaine de ma mère en avril 1989. Elle était née en 1920 en Tchécoslovaquie, deux ans après la création de la première République et n'avait que 69 ans quand elle est décédée.

Six mois après sa mort, la Révolution de velours a mis fin au régime communiste en Tchécoslovaquie. J'ai pu bénéficier de l'ouverture des archives et des musées et d'un climat de curiosité nationale pour le passé. La chute du Mur, autant que la révolution technologique – qui a permis de numériser de nombreuses archives –, a beaucoup facilité mon travail.

Tout au long de cette histoire (1800-1948), les prénoms des personnes de ma famille diffèrent selon la nationalité de ceux qui détiennent le pouvoir. C'est pourquoi, sous l'empire des Habsbourg, j'emploie la façon autrichienne d'écrire les noms des femmes : Joséphine, Thérèse, Franzl. Après la création de la Tchécoslovaquie, ces noms deviennent Josefa, Tereza et Franci. Quand elle a émigré aux États-Unis en 1948, ma mère a décidé d'américaniser son nom et s'est alors appelée Frances. Couturière de mode, francophile, – elle fit ses études à l'École française de Prague –, elle vint de nombreuses fois à Paris pour son salon de couture.

Helen Epstein, août 2010

L'Europe centrale en 1870



1

Chaque fois que le téléphone sonne tard le soir ou à un moment incongru de la journée, je pense – encore maintenant, alors que Frances est morte il y a bientôt une décennie – que quelqu’un appelle pour m’annoncer que ma mère a mis fin à ses jours. J’ai grandi au milieu d’histoires de femmes qui voulaient mourir. La grand-mère de ma mère s’est jetée d’une fenêtre, à Vienne, à la fin du XIX^e siècle. La mère de ma mère, à Prague, menaçait constamment de se suicider. Ma mère, elle, s’enfermait dans notre cabinet de toilette, à New York, en disant qu’elle en avait assez, qu’elle ne pouvait pas continuer.

Je venais de rentrer de voyage avec mon mari et mes deux jeunes enfants lorsqu’au milieu d’un après-midi ensoleillé de printemps, le téléphone a sonné. C’était mon frère. Frances n’avait pas essayé de se tuer mais n’en était pas moins à l’article de la mort. Je ferais bien de prendre un avion pour New York. Vite.

Pendant ces nuits où ma mère gisait mourante dans un hôpital à huit kilomètres de chez elle, j’ai dormi dans son lit. Je ne m’étais jusqu’alors jamais trouvée seule dans sa chambre et, tandis que je regardais ses affaires, j’avais l’impression de la trahir, comme si j’enfreignais un code familial. Pour la première fois je regardais le monde à travers mes propres yeux, au lieu des siens, et je réfléchissais à ce que je voyais. C’était une petite pièce, très féminine. Il y avait de la paille japonaise aux murs et une épaisse moquette du même bleu roi au sol. Sur ce fond bleu s’offraient au regard des séries d’objets que les peintres impressionnistes aimaient peindre : des coussins, des vases, des livres, une sculpture, deux tableaux, quelques plantes. Il y

avait des photographies encadrées de clientes de ma mère portant les vêtements qu'elle avait créés ainsi qu'un miroir dans un cadre qui occupait toute la hauteur d'un mur et, devant le miroir, la craie et le coussin de tailleur de ma mère. Pendant cinquante-quatre des soixante-neuf années de sa vie, Frances Epstein avait été couturière de mode, confectionnant de beaux vêtements pour les femmes.

Ma mère était à l'image de sa chambre : élégante, plurielle et très influencée par le style français. Elle était de taille et de poids moyens. Ses cheveux poivre et sel, non teints, étaient bien coupés. Son visage était dominé par de grandes lunettes encadrant des yeux sombres et une large bouche soulignée de rouge à lèvres. À part cela, elle ne portait pas de maquillage et seulement une touche d'eau de Cologne. Ses vêtements étaient parfaitement coupés. Son allure, dont elle n'avait jamais cessé d'espérer que je la fasse mienne, pouvait être qualifiée de « bien mise ». Rien dans son apparence impeccable ne laissait deviner son histoire compliquée. Pour en apercevoir quelques signes, il fallait regarder attentivement son visage et, bien sûr, son bras gauche.

La première fois que je l'ai vue au service de soins intensifs, ma mère gisait, les yeux fermés, un tube dans le nez, un tube au poignet, branchée sur un électrocardiographe. Il n'y avait eu aucune maladie préalable, aucun avertissement. Elle était assise à sa machine à coudre quand un vaisseau avait éclaté dans son cerveau et l'avait inondé de sang, lui ôtant la parole et lui paralysant le corps. Ma mère avait le teint gris. Ses cheveux s'étalaient, filasses, sur l'oreiller. J'ai posé ma main sur la sienne et elle a ouvert les yeux. Ils avaient toujours été expressifs. À présent, ils étaient opaques. Sa bouche remua pour former un mot mais tout ce qui sortit fut un « euh ». J'ai souri et je lui ai caressé la main, gagnée par une panique grandissante. Frances avait survécu à plusieurs camps de concentration, au typhus, à trois accouchements, à un avortement, à une appendicectomie, à deux fusions lombaires, à plusieurs hospitalisations pour des problèmes dorsaux, à une tuberculose et à une colite hémorragique. Je lui avais déjà rendu visite à l'hôpital auparavant mais, alors, elle avait toujours été capable de parler. Elle me regarda. Puis elle ferma les yeux.

Cette nuit-là, allongée dans son lit, je me suis dit que ma mère savait qu'elle était en train de mourir. Sous cette enveloppe extérieure

de femme « bien mise », Frances se voyait comme un soldat. Elle s'était forgé cette personnalité dans les camps, s'y était accrochée pendant les difficiles années d'après-guerre et était arrivée en Amérique disciplinée, autoritaire et rarement insouciant. Sa personnalité de soldat tenait l'émotion en respect pendant qu'elle se concentrait sur la tâche suivante à accomplir ; une personnalité qui dédaignait les souvenirs que j'avais de l'avoir attendue derrière la porte du cabinet de toilette où elle s'enfermait ou de l'avoir tenue dans mes bras alors qu'elle pleurait d'épuisement dans notre salon ; une personnalité qui lui donnait l'illusion de maîtriser une vie malmenée par des forces totalement hors de son contrôle.

Frances s'était trouvée dans de nombreuses situations potentiellement mortelles auparavant. La plus dramatique s'était produite quand elle avait 23 ans et qu'elle se tenait debout dans une file de prisonnières nues attendant d'être sélectionnées pour le travail ou pour la mort, à Auschwitz. Elle avait évalué la situation et conclu que deux éléments jouaient contre elle : primo, elle avait une grande cicatrice due à une appendicectomie au côté droit de son abdomen et le médecin nazi qui sélectionnait les prisonnières était réputé détester les cicatrices. Secundo, elle était couturière et, la couture étant l'un des rares arts manuels féminins utiles en camp de concentration, plusieurs centaines de femmes se prétendaient couturières. Avant la guerre, Frances avait de fait dirigé son propre *salon** de couture mais, son père ayant été ingénieur électricien, quand son tour arriva, ma mère se déclara électricienne.

Elle travailla comme électricienne pendant le reste de la guerre, s'improvisant un savoir-faire au fur et à mesure, compétente, l'œil sec, les mains actives. Frances réussit à n'électrocuter ni elle-même ni personne d'autre et apprit si bien son métier que des années plus tard, lorsqu'un appareil électrique tombait en panne à la maison, elle appelait rarement le réparateur. Elle le démontait, triait les pièces en petits tas distincts et se mettait à raccorder des fils. Le travail terminé, elle sortait sa trousse de manucure en cuir puis faisait tremper et bichonnait ses petites mains soignées.

* Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

Le lendemain matin, on transféra Frances dans une unité de soins intensifs neurologiques, les mains attachées aux barreaux de son lit. Bien qu'elle parût incapable de bouger, on l'avait immobilisée de force. Une bande de tissu étirée au maximum s'enfonçait dans la peau de son avant-bras, plaquait son torse, s'incrustait dans son autre bras et était fixée au lit.

– Pourquoi ? ai-je demandé à l'infirmière.

– Elle essayait sans doute d'arracher ses perfusions, a-t-elle répondu d'une voix douce. Ils font tous ça. Ils ne savent pas ce qu'ils font.

Il était clair à mes yeux que ma mère savait ce qu'elle faisait. Mais comment expliquer cela à une inconnue ? Comment expliquer qu'elle avait une connaissance aussi étendue des différents types de mort que n'importe qui dans cet hôpital, que le fait de choisir sa mort renvoyait à une histoire inhabituelle et compliquée dans notre famille ?

Alors qu'elle avait 22 ans, Frances, son premier mari et ses parents furent déportés de Prague dans un camp de concentration voisin. Elle reçut l'ordre de rester là. Sa mère et son père furent envoyés en Pologne. Bien qu'aucun d'eux n'ait su ce qu'impliquait la déportation, mon grand-père refusait de céder le contrôle de sa vie aux nazis. Il sortit une petite boîte à pilules de la pochette de son veston. Il avait assez de pilules pour se supprimer avec sa femme avant que quiconque ne les tue.

Frances commit alors ce qu'elle considérerait plus tard comme l'erreur de sa vie. Elle avoua à son père qu'elle avait découvert sa boîte à pilules un an plus tôt et que, consciente du penchant suicidaire de ses parents, elle l'avait apportée à un pharmacien. Quand celui-ci confirma que ces pilules étaient létales, ma mère lui demanda de leur substituer quelque chose d'inoffensif. Le pharmacien avait remplacé le contenu de la boîte par des pilules de saccharine de la même taille.

Son père devint fou de rage. Elle n'était qu'une crapule qui lui avait volé la possibilité d'une mort honorable. Plus tard ce même jour, ses parents furent embarqués de force dans un train pour la Pologne. L'instant de la séparation d'avec sa mère et son père avait été le moment plus douloureux de sa vie. C'est alors, disait Frances, qu'elle avait éprouvé littéralement le sens de l'expression « un cœur brisé ».

Je ne trouvais pas les mots pour expliquer tout cela à l'infirmière, pour la persuader de détacher les mains de ma mère – pour dire que je savais que son hôpital n'était pas un camp de concentration mais que nous étions dans la répétition d'un processus familial connu, processus qui s'était déjà déroulé dans un autre pays, à une autre époque. Je ne suis pas non plus arrivée à en parler à mon mari, qui était resté avec nos enfants, ni à mes frères, ni au seul cousin encore en vie de ma mère, cousin qui me rejoignait chaque jour à l'hôpital. Cette nuit-là, j'étais allongée dans le lit de ma mère avec le sentiment d'avoir échoué dans mon devoir de la protéger, comme elle avait échoué dans son devoir de protéger ses parents.

Mon père était mort quinze ans plus tôt. C'était une personne tout à fait différente de ma mère, un athlète et un bon vivant qui disait souvent espérer que, lorsqu'il mourrait, ce serait en faisant des longueurs dans une piscine bien entretenue. Il eut une crise cardiaque pendant une promenade matinale et s'est éteint si vite qu'il est décédé avant même que l'on puisse appeler une ambulance. Ma mère avait alors 55 ans. Il en avait 71.

Bien qu'il lui manquât, Frances était de ces veuves qui s'épanouissent quand elles sont libérées d'un long mariage. Pendant quelque temps, elle continua à vivre et à travailler dans le grand appartement de Manhattan où elle avait élevé trois enfants. Mais deux d'entre nous étaient déjà partis et, privé de la présence bruyante et envahissante de notre père, l'endroit résonnait comme une coquille vide. Quand le plus jeune d'entre nous décida à son tour de s'en aller, ma mère vendit l'appartement et s'acheta un lieu pour son usage exclusif – le premier domicile où elle ait jamais vécu seule.

Elle choisit un petit appartement en nid d'aigle au-dessus du fleuve Hudson. Chaque jour, elle prenait son petit déjeuner devant une vue plongeante sur le pont George Washington, l'Hudson et les falaises de New Jersey Palisades. Tout en fumant la première de ses nombreuses cigarettes, elle prenait dix minutes pour expédier les mots croisés du *New York Times* dans ce qui était, après le tchèque, l'allemand et le français, sa quatrième langue. Puis, après s'être méticuleusement habillée, elle se dirigeait vers sa pièce de travail, car ma mère ne pouvait pas envisager de vivre – à quelque âge que ce fût – sans travailler.